

L'IMPACT DE L'URBANISME COLONIAL SUR LA FABRIQUE DE LA VILLE ALGERIENNE

CHAOUICHE Salah

Département d'Architecture et d'Urbanisme
Université Constantine 3 Algérie

Reçu le 28/02/2008– Accepté le 26/06/2013

Résumé

L'art urbain colonial a introduit dans les villes algériennes la proportion, la régularité, la symétrie, la perspective en les appliquant aux voies, places, édifices, au traitement de leurs rapports et de leurs éléments de liaisons (arcades, colonnades, portes monumentales, arcs, jardins, obélisques, fontaines, statues, etc...). L'objectif de notre intervention est de montrer que l'urbanisation post-coloniale des villes algériennes a été un échec sur le plan environnemental, spatial et social. La croissance urbaine s'est opérée par fragments séparés et rajouts successifs, entraînant ainsi un étalement urbain qui est à l'origine du dysfonctionnement et de la dégradation du paysage urbain.

Tout au long de cette étude, nous tenterons d'évoquer les diverses opérations urbaines ayant, d'une façon ou d'une autre, marqué le site de la ville par l'opposition apparente relevée entre les formes urbaines coloniales et celles plus récentes. A travers l'analyse des évolutions morphologiques des villes coloniales, nous voulons analyser les mutations qui se sont opérées, montrer comment ces transformations se sont traduites spatialement et interroger sur l'impact de la logique coloniale sur le développement des villes algériennes et la planification urbaine. Dans ce conflit latent de la création architecturale et urbanistique, la ville algérienne se cherche. Avec les potentialités les plus fortes de transformer l'espace, un programme de construction énorme pour faire face à la crise de logement, une activité industrielle et artisanale en devenir et un ensemble de données socio-politiques et géographiques extraordinairement stimulants, l'habitant de la ville doit intervenir, à la fois comme acteur principal et en même temps, sujet de l'action. Car dans un projet basé sur le développement durable, la responsabilisation et l'implication des citoyens constituent les fondements même de celui-ci.

Mots clés: Urbanisme colonial, ville, étalement urbain, développement durable

Abstract

Colonial urban design introduced into Algerian towns proportion, regularity, symmetry, perspective by applying them to roads, places, buildings together with the handling of their proportions and joining elements (arches, colonnade, monumental gates, gardens, obelisks, fountains, statues, etc...). The purpose of this paper is to show that post-colonial urbanisation in Algeria was a failure as regards to environmental, physical and social aspects. Urban growth occurred in a fragmentary way, through successive additions leading to an urban sprawl which in turn originated into functional and aesthetic problems. Throughout this work, we will try to highlight the various urban schemes which brought about the opposition between colonial urban fabric and those more recent. Through the analysis of morphological evolutions we will analyse the changes that occurred, show how these changes were expressed physically and examine the influence of colonial logic upon Algerian towns and urban planning. In the hidden conflict of architectural and urban creation, the Algerian city is looking for an identity. An important building program which was launched to face the housing problem and which generated in turn a big industrial and crafts activity together with a social, political and geographical situation should stimulate a strong potential of transforming space through public participation. People should not only be subjects but as a prevailing actor. Because, in a sustainable growth based project, commitment and awareness of responsibility of citizens are the cornerstone of the project.

Keywords: colonial urban design and planning – city – urban spreading – sustainable growth

ملخص

إن العمران الحضري للمستعمر ادخل على المدن الجزائرية نسبة الانتظام، التماثل، والمنظور الذي طبق على الطرق، والأماكن، جنباً إلى جنب مع المباني متناولة العلاقة بين عناصر الربط (الأقواس، الأعمدة، والبوابات، والمعالم، والحدائق، والمسلات، والنفورات، والتماثيل، الخ...). إن الغرض من هذه المداخلة هو إظهار أن العمران الحضري ما بعد الاستعمار في المدن الجزائرية والتحصن كان الفشل بالنسبة إلى البيئة، والجانب الاجتماعي والمادي. إن النمو الحضري وقع بطريقة مجزأة لا تمت بصلة، من خلال هذه الإضافات المتتالية مما أدى إلى الزحف العمراني الذي أدى بدوره إلى مشاكل وظيفية وجمالية. في هذا العمل، سنحاول تسليط الضوء على مختلف المخططات الحضرية التي أحدثت المعارضة بين النسيج الحضري للمستعمر وتلك الأحدث عهداً. من خلال تحليل التطورات المورفولوجية سنقوم بما يلي: تحليل التغيرات التي حدثت بالموازاة؛ تبين كيف أن هذه التغيرات الفيزيائية؛ ودراسة تأثير منطق عمران المستعمر على المدن الجزائرية والتخطيط الحضري، كيف أن هذه التغييرات ترجمت في المجال كما نتعرض لمدى أثر العمران الاستعماري على نمو وتوسع المدن الجزائرية والتخطيط الحضري. وأمام هذا التناقض والبرنامج الذي أطلق لمواجهة مشكلة الإسكان، والتي ولدت بدورها حرفاً صناعية جنباً إلى جنب مع النشاط الاجتماعي والسياسي والموقع الجغرافي يجب أن تكون حافزاً قوياً في إمكانية تحويل الفضاء من خلال المشاركة العامة، وتحقيق التنمية المستدامة القائمة على المشروع، والالتزام والوعي بمسؤولية المواطنين حيث تكون هي حجر الزاوية في المشروع.

الكلمات المفتاحية: عمران المستعمر، التصميم الحضري والتخطيط، المدينة الجزائرية التوسعات الحضرية والتنمية المستدامة

L'IMPACT DE L'URBANISME COLONIAL SUR LA FABRIQUE DE LA VILLE ALGERIENNE

Introduction :

Dans le cadre d'une réflexion sur les effets de la modernité dans les pays anciennement colonisés, il est important de dissocier les aspects positifs liés au développement des techniques et des conditions de vie des aspects négatifs liés, eux, aux idéologies de la politique de colonisation, la modernité ayant pu servir d'alibi aux visées expansionnistes des pays occidentaux, « dispensateurs de civilisation ». La confusion consciemment ou inconsciemment entretenue, entre ces deux aspects est directement responsable de l'attitude ambiguë des pays anciennement colonisés vis-à-vis de la modernité.

Le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle marquèrent en Algérie la rupture d'un équilibre qui avait longtemps existé entre société, économie et espace. La greffe coloniale fut un choc pour ce pays. Son développement et sa structuration se firent au détriment des structures qui régissaient la société algérienne. Le bouleversement fut profond et brutal et ce, dans tous les domaines : agriculture, habitat, économie etc. La conquête coloniale a introduit dans le pays un modèle culturel bien différent de celui alors en place. A une société traditionnelle, aux techniques agricoles rudimentaires, aux structures familiales et sociales très fortes, à l'espace intériorisé (à l'échelle du bâti, comme à l'échelle du territoire), a succédé une société qui renversa l'ordre établi depuis des siècles. Se fondant sur le modèle d'une économie capitaliste, elle bouleversa les techniques agricoles, instaura de nouvelles relations avec l'économie et avec le territoire. La colonisation apporta dans ce pays un peuplement allochtone destiné à y faire souche et y à cultiver la terre, à s'ancrer donc dans le territoire.

Deux visions du monde, deux systèmes de valeurs. L'un avait pour lui l'enracinement au terroir et la solidarité du groupe, l'autre, la puissance économique, l'ouverture au monde, la foi dans le progrès. L'affrontement de ces deux systèmes fut brutal et violent. La société coloniale mit en place sur le territoire algérien une économie nouvelle et créa un espace nouveau. C'est sur ce second aspect que nous allons porter notre attention.

Produit d'un double héritage précolonial et colonial, la ville algérienne, s'étend et se construit dans la précipitation. Bousculée par la rapidité et l'ampleur de l'urbanisation, les pouvoirs publics s'efforcent de parer au plus pressé en développant un urbanisme d'improvisation qui fait abstraction du passé, ignorant le patrimoine légué par celui-ci. Le résultat en est la production d'un cadre bâti non intégré, sous équipé et d'une pauvreté architecturale caractérisée et surtout un patrimoine architectural urbain, d'une richesse artistique incomparable, si délicat, si prodigieux en forme et en nuances, qui est en perte de vue voire même menacé de disparition.

La ville algérienne d'aujourd'hui offre l'image d'un espace éclaté, difficile à maîtriser, où les acteurs sont multiples et leur stratégie aussi ; à la ville « légale » s'oppose la ville « illégale », aux conceptions modernes de l'urbanisme s'opposent des pratiques sociales rurales, à la médina, noyau ancien de grande valeur culturelle s'oppose

la nouvelle ville, une trame lâche sans aucun enracinement, et aux aspirations des uns s'opposent les besoins des autres.

Devant cette situation duale de la ville, les pouvoirs publics locaux se trouvent confrontés à des problèmes posés à différents niveaux et à différentes échelles. Certes, le poids du quotidien, la gestion du court terme limite l'horizon du décideur (une crise de l'habitat aigue, un parc immobilier vétuste...), cela n'empêche pas, toutefois, une œuvre collective impliquant les partenaires d'un même destin, celui de leur ville. Entre le poids du court terme et la nécessaire vision stratégique du long terme, la démarche consiste à faire d'abord le point sur les contraintes, les moyens et les enjeux pour mieux saisir ce qu'il est permis d'espérer pour la ville.

S'agissant d'une colonisation militaire (1830) et pas d'un protectorat, il y eut prise de possession des terres indivisibles et leur découpage en propriétés privées à l'usage des colons. Aucun relais entre le colonisateur et la société traditionnelle.

En fait, brutalité, destruction, dévastation, bouleversement et transformation, sont les divers termes pour qualifier la colonisation en Algérie.

La période coloniale a laissé ses propres strates que l'on reconnaît aisément dans le paysage.

Outre les opérations ponctuelles sur les villes traditionnelles (intervention sur médinas) qui ont été transformées de 1830 à 1870, car le pouvoir colonial s'est d'abord appuyé sur elles, il a mis en place un projet territorial (ingénieurs du génie) qui consiste en la création de centres urbains (villes coloniales), villages de colonisation et un réseau des routes les reliant.

Pour saisir l'urbanisme colonial, il est nécessaire de le replacer dans un mouvement plus large, celui de l'hygiénisme.

I- La « ville indigène » ou la notion de ville fermée

Les médinas ont souvent dérouté les observateurs par le tracé de leurs rues et impasses. Elles comportent pourtant un principe d'organisation très fort, similaire d'une médina à une autre : la centralité est assurée par la grande mosquée et le système soukier, caractérisant les deux fonctions de la ville ; les quartiers résidentiels se disposent autour, en une hiérarchie descendante vers la périphérie, de grands axes continus relient les portes aux éléments centraux alors que les espaces résidentiels s'organisent au contraire sur les impasses, fondement des unités de voisinage.

La médina se ferme par des remparts dont les portes permettent le contrôle. La casbah, pouvoir militaire, est située à l'écart en position stratégique. (Raymond A. 1985) L'espace originel (médina au Nord ou ksar au Sud) n'est appréhendé pas en tant qu'espace ayant existé et sur lequel on a entamé de grandes opérations urbaines et architecturales dont la première génération de chercheurs a plaidé la cause du « *vol, de la violence et du viol* » [1] par le fait colonial aussi de sauvegarde du patrimoine en tant que musée figé en ruine, mais cet espace sera appréhendé en tant que référence civilisationnelle culturelle et culturelle d'une société spécifique. Une société qui a engendré des structures urbaines remarquables par leur organisation

urbaine et leur spécificité architecturale et fonctionnelle, qui ont su répondre aux besoins et exigences de leur époque [2].

Les médinas ne sont pas restées intactes. Le début de la colonisation a entraîné la destruction de toute une partie, si ce n'est la totalité, de leur espace.

II- L'œuvre coloniale en Algérie : l'affirmation d'une présence

La colonisation apparut comme le seul moyen de consolider la conquête. Le souci de favoriser la colonisation et les revendications des colons l'a toujours emporté sur les préoccupations d'une politique indigène. La colonie ne pouvait être qu'un prolongement de la France et il fallait en assimiler les institutions à celles de la métropole. L'effort combiné de deux modes de colonisations (officielle et libre) eut pour résultat la transformation économique du pays et la croissance continue du peuplement européen auquel il fallait assurer tout le confort urbain nécessaire.

Le legs colonial en Algérie se distingue par le peu d'ampleur prise par l'habitat et le caractère serré du tissu urbain dominé par les équipements à caractère administratif.

II-1- D'un urbanisme militaire à un urbanisme administratif (bureaucratique)

Les premières interventions sur la ville furent à caractère militaire. Leur but était multiple et leurs motivations complexes : d'abord consolider la défense et le contrôle de la ville, démontrer la puissance du colonisateur en imposant son ordre et enfin aménager un espace à l'image de la France pour la population appelée à vivre dans la nouvelle colonie, travaux que, dans ces débuts de conquête, l'armée seule pouvait entreprendre.

Avant tout, on a procédé à l'expropriation ; tout ce qui appartenait au Dey ou au Bey entraînait dans le domaine public, avec la réaffectation de certains bâtiments à d'autres usages ; ex. mosquée aménagée en hôpital ou en église, les palais en casernes.

L'urbanisme militaire est une conception destructrice : en détruisant et expropriant, ils ont considéré la ville comme un terrain nu et les maisons comme vides.

Occupant déjà la citadelle (casbah) transformée en fortification de type « Vauban », l'armée travailla à remplacer le vieux rempart en pisé à demi écroulé par un solide mur de pierre, largement au-delà du tracé primitif (cas de Blida) ; les espaces nouveaux ainsi dégagés, pris en grande partie sur les cimetières, furent presque en totalité occupés par des équipements militaires (casernes, dépôt de remonte, hôpital militaire, etc.)

Parallèlement, l'armée travailla à remodeler l'espace urbain, superposant une trame en damier au « labyrinthe » des rues de la médina, à l'intersection desquelles la Place d'armes est aménagée. Coupes pratiquées, donc, sur le tissu ancien, alors qu'il existait des terrains nus, libres et faciles à construire, aux portes mêmes de la ville. Le goût haussmannien pour les percées rectilignes et les carrefours en étoiles suivant la tradition de l'urbanisme esthétique

baroque, a été adopté. Les tracés secondaires, tout en étant orthogonaux, suivent dans l'ensemble l'ancienne trame en éventail tout en procédant à des alignements. Les rues en chicane sont rectifiées au profit de la ligne droite. A Alger, les remparts turcs détruits sont remplacés par de grands boulevards.

Les formes d'intervention sur le tissu, comme l'esprit dans lequel elles sont faites, apparaissent dans les propos lyriques d'un auteur de l'époque ; «...Blida, où la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique taille des plans gigantesques, des rues à portiques alignées au cordeau, interlignées à angle droit comme celle d'une ville américaine...» [3]

Les tracés secondaires découpent des îlots de forme carrée ou rectangulaire, conformes au mode d'implantation colonial. Par contre pour tout le reste de la ville, les tracés secondaires, tout en étant orthogonaux, suivent dans l'ensemble l'ancienne trame, tout en procédant à des alignements. Un certain nombre d'impasses subsistent – il n'était pas question de démolir entièrement l'ancien tissu – mais les rues en chicane furent rectifiées au profit de la ligne droite.

La Place d'Armes était le centre du pouvoir européen. Entourée d'immeubles à arcades, plantée d'arbres, de nombreux cafés y installèrent leurs terrasses, un théâtre y fut construit, généralement, ainsi que les premiers bâtiments publics de la ville : église catholique, mairie, poste, banque... symbolisant un ordre administratif et économique nouveau dont l'objectif est de soumettre à un ordre qui démontre la puissance du colonisateur : « ...il s'agit de marquer un territoire aux armes de la France et d'imposer aux vaincus le respect du vainqueur » [4].

Les façades à l'architecture du XIX^{ème} siècle remplacèrent peu à peu le long des rues goudronnées les façades aveugles des maisons traditionnelles, dites mauresques. Des tribunaux, commissariat de police, une gendarmerie complétèrent l'infrastructure administrative et policière de la ville.

Ainsi l'art urbain colonial a introduit dans les villes algériennes la proportion, la régularité, la symétrie, la perspective en les appliquant aux voies, places, édifices, au traitement de leurs rapports et de leurs éléments de liaisons (arcades, colonnades, portes monumentales, arcs, jardins, obélisques, fontaines, statues, etc...)

Ce n'est qu'en 1924 que la loi rend obligatoire la production du plan d'urbanisme directeur (PUD) pour toute ville dont la population est supérieure à 10 000 habitants. Différents plans donc ont permis la transition entre l'urbanisme d'alignement (militaire) du 19^{ème} siècle et l'urbanisme de zoning du 20^{ème} siècle, entamant ainsi l'ère de l'urbanisme bureaucratique (politico-économique).

L'Agence du plan rompt avec l'urbanisme bureaucratique pour instaurer l'urbanisme d'incitation. Elle a été créée pour agir plus sur les idées directrices que sur des plans directeurs (interventions ponctuelles). Une réflexion permanente servait de support à toute une série d'interventions ponctuelles allant des plans de quartiers à

L'IMPACT DE L'URBANISME COLONIAL SUR LA FABRIQUE DE LA VILLE ALGERIENNE

des plans de masse ainsi qu'à des directives dans le cadre du permis de construire.

Le Plan de Constantine (1958) prétend à un développement équilibré du pays par une industrialisation et un équipement social décentralisés. Une pratique de zonage: zones industrielles, zone d'équipements sociaux, cités des fonctionnaires, cité administrative, quartier semi urbain, était menée suivant un type d'organisation absolument identique dans toutes les villes algériennes.

L'implantation du tissu colonial s'est faite soit, en le superposant sur le vieux tissu (médiina ou ksar) (cas de Constantine, Alger ou Touggourt), en le juxtaposant (cas d'Oran et Annaba), ou le séparant de lui (dédoulement) (cas de Mila et Ouargla).

II-2- Superposer le nouveau à l'ancien : l'empreinte de Haussmann

La réalité urbaine et architecturale produite relative à la période historique coloniale en Algérie (1930-1962) reflète les mutations politiques, économiques et sociales qu'a connu l'Europe en générale et la France en particulier au 19^{ème} siècle. Ces mutations profondes, telles que la révolution française, la révolution industrielle ont bouleversé la ville post-libérale, ses enjeux politiques et économiques, ses acteurs, les grands mouvements modernes (art, architecture et urbanisme) sont nés de ce grand bouleversement. L'Algérie, à l'instar des colonies magrébines, l'a également subi car elle a été un champ d'expériences urbaines et architecturales.

L'intervention coloniale sur la ville a été l'œuvre du pouvoir militaire qui décide et du génie militaire qui exécute. La ville européenne prend possession de la médiina, elle s'accroche à elle, la ceinture, capte ses principales activités pour finir par "l'avaloir". Les médiinas d'Annaba, Tlemcen sont noyées dans le tissu européen, à Touggourt la moitié du ksar est démoli. A Constantine et Collo il y a superposition de trois percées haussmanniennes sur le tissu ancien.

A Alger les remparts sont éventrés et la partie basse de la médiina est démolie. Alors que celle de Tiaret est rasée en 1841. A Mascara, Oran, Jijel et Médéa, la vieille ville, très touchée par les combats, est pour l'essentiel reconstruite à l'occidentale

Dans la transformation des médiinas l'armée, maître d'œuvre utilise d'abord les bâtiments turcs auxquelles elle apporte des modifications. Le projet d'ouverture de percées au travers du tissu ancien donne à ce dernier l'aspect d'une ville occidentale. Trois moments importants marquent le déroulement des projets de transformation de ces villes: la reconstruction de la ville sur elle-même, le franchissement des limites, la création d'un nouveau quartier européen, de même que l'art de la fortification comme les exercices de reconnaissance donnent aux officiers une pratique de l'analyse et de l'aménagement d'un territoire utilisant la topographie pour mettre en valeur un projet architectural et urbain. Ils ont su profiter de sites particuliers parfois grandioses pour créer des espaces urbains ou des objets architecturaux exceptionnels.

Cette intervention a donné naissance à un tissu d'équipements publics à caractère administratif (pouvoir),

financier, socioculturel, culturel, touristique, commercial et résidentiel, renforçant ainsi la centralité de la médiina, antérieurement affirmée.

La superposition dont il est question lors de cette phase concerne surtout la construction de casernes (*bordjs*) nécessaires pour asseoir la sécurité des militaires et les travaux effectués au sein du vieux tissu notamment le remblai du fossé périphérique et sa transformation en un boulevard à Ouargla, la réalisation de percées facilitant l'accès au centre du tissu ancien. Des équipements ont été réalisés au cœur même de celui-ci, tels le tribunal et une infirmerie à Ouargla, mairie et préfecture à Constantine, église et poste à Tlemcen.

Dans les territoires du Sud (Sahara), si, sur le plan urbanistique, l'intervention coloniale tendait à superposer le nouveau à l'existant, sur le plan architectural la recherche d'une identité locale aux édifices a donné naissance au fameux style "pseudo-soudanais" qui caractérisa la majorité des édifices construits par le pouvoir colonial dans cette région tels que musée de Ouargla, mairie et place publique à Adrar.

Après avoir consommé l'espace médinois, l'implantation coloniale sort en extra-muros où les quartiers, tendus, se sont développés par fragments sous forme de faubourgs pavillonnaires.

Ainsi, la ville coloniale s'est superposée à la ville traditionnelle en donnant « la ville sur la ville » à la suite de grands bouleversements spatiaux. Malgré la dualité des deux systèmes urbains, la ville résultante est devenue hybride et a fini par fonctionner en symbiose. Car l'organe greffé au sein de la médiina a fait l'objet d'un rejet dans un premier temps (période coloniale et post-coloniale) où la métamorphose sur son propre espace était inadmissible ; la conquête par les armes suivie de la conquête par l'urbanisme et l'architecture, s'en était de trop !

L'objectif final est de former une seule ville comprenant le quartier indigène et le quartier européen. La ville ancienne transformée est rapidement trop petite pour accueillir les établissements militaires et les immeubles des Européens, un quartier nouveau est dessiné à l'extérieur de la ville.

II- 3- Juxtaposer l'espace fermé à l'espace ouvert

La deuxième phase fut caractérisée par une attitude plus ouverte, qui s'explique par une plus grande maîtrise de la situation de ces territoires. Ainsi, on est passé de la superposition à la juxtaposition, qui verra la construction d'une nouvelle ville sur un terrain vierge aux franges de la médiina (cas d'Annaba comme à Tunis) en grignotant et en restructurant en partie son réseau de voirie. Ce mode d'intervention a engendré une interpénétration spatio-fonctionnelle traditionnelle et moderne.

Le tissu colonial ainsi créé, ceinture de voies mécaniques (boulevard périphérique) l'ancien en y implantant des équipements qui en ont modelé la façade urbaine.

En plus des logements destinés aux officiers, fonctionnaires et instituteurs, d'autres équipements ont été créés, comme l'église, le théâtre, la poste, le marché central, le tribunal, la mairie.... La construction de cette ville nouvelle la consacra comme centre fonctionnel

administratif de la ville, alors que l'ancien tissu est resté le centre social et commercial pour les autochtones. Ainsi, le visage de la ville neuve a pris forme de part et d'autre de tracés réguliers et autour de ses nouveaux équipements alors que le tissu ancien n'ayant pas subi une intervention, est resté livré à lui-même et au sort que les autochtones lui ont réservé.

II-4- Dédoubler ou se séparer pour se faire face

La ville de Mila, (comme à Rabat-Salé), a subi un mode d'intervention tout autre par une préservation de l'entité traditionnelle et son intégrité urbaine et architecturale, soit un dédoublement de la médina par un damier colonial sans aucune liaison entre les deux. La gamme d'équipements à fonctions centrales proposés par ce dernier a confisqué la centralité traditionnelle par un phénomène d'osmose qui n'a cessé de dévitaliser, écarter et momifier la médina derrière ses remparts. Ouargla présente un cas similaire où le ksar, confiné sur la butte, est dans une position marginale.

Ainsi, trois modes d'intervention différents de la colonisation sur l'espace existant ont engendré hiérarchiquement et chronologiquement dans le temps et dans l'espace, trois réalités urbaines différentes et révocables : plus l'espace a été touché plus il a été dynamique, vivant et vital, répondant aux besoins et exigences contemporaines. Plus l'espace a été épargné et préservé, plus il a été dévitalisé, écarté de la vie et en survie.

II-5- Créations ex-nihilo : villes et villages coloniaux

Sous l'autorité de Bugeaud, un réseau de camps militaires est créé ex-nihilo entre 1840 et 1848, se localisant en des points stratégiques, tels que Sétif, Batna, ou créés comme centres urbains tels que: Skikda, Saïda, Bordj Bou Arréridj, Bouira, Souk Ahras... La trame est l'œuvre du service du génie.

L'organisation des villes coloniales est un exemple parfait de la projection spatiale d'une conception centralisée du pouvoir : damier régulier.

Ce plan est défini par le tracé de l'enceinte, les règles de fortification, l'emplacement des portes et l'implantation des établissements militaires et intègre des éléments majeurs de composition: la régularité, le traitement de l'espace public, et les relations entre les différents quartiers, la répartition de l'espace public privé ainsi que le réseau viaire et le découpage en lots. La ville coloniale est parfois suréquipée par rapport aux cités équivalentes en métropole.

Les rues sont pavées, plantées et munies de trottoirs, la liste des équipements est complète. A la mairie, la préfecture, les écoles ou le tribunal, s'ajoutent le musée, le théâtre ou le kiosque à musique. De cette manière, les Européens retrouvent les éléments de la vie sociale à laquelle ils se sont habitués.

Les villages de colonisation ont été créés et aménagés par l'administration française qui concédait gratuitement des lots individuels aux immigrants de nationalité française, sous condition suspensive de résidence obligatoire. La

colonisation officielle s'adressa de préférence aux paysans du Sud-est de la France et aux Européens d'Algérie. Quelques 447 villages (sur 1000 programmés) furent ainsi fondés qui modifièrent complètement



Plan de la ville de Batna

Source: M. Côte, 1993

la physionomie des campagnes algériennes, où les agglomérations rurales, sauf en Kabylie, étaient fort rares. Ces villages reprennent à une échelle réduite les mêmes principes de la ville, plantés au milieu de leur périmètre, ils sont très typiques des mêmes règles : les deux axes principaux orthogonaux, une centralité au croisement des axes accueillant les équipements administratifs, économiques (dock silo), culturels et cultuels (clocher de l'église). Les premiers villages furent construits dès 1832 aux portes d'Alger et le dernier en 1928 en Oranie [5]. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux, si ce ne sont pas tous, sont devenus de petites villes.

Avec 132 ans de colonisation (contre 75 ans pour la Tunisie et 44 ans pour le Maroc) l'Algérie a été le premier laboratoire d'expérimentation urbain et architectural.

II-6- Antagonisme colonial

Suite à la conquête de l'Algérie, l'ensemble des structures et des dynamiques traditionnelles de l'Algérie précoloniale se vit profondément bouleversé. Le développement pathologique des villes et le désarroi des populations furent notamment provoqués par la désintégration de l'ordre agraire, des cadres sociaux, et des liens d'appartenance. La colonisation, avec ses panoplies de techniques occidentales (urbaines, culturelles, administratives, etc...), s'attacha particulièrement à saper les fondations des sociétés rurales et urbaines tout en déposant en elles des structures matérielles et mentales exogènes. La colonisation a été mise en œuvre par la violence fondatrice et organisée qui a rythmé inlassablement le sacrifice des formes sociales indigènes à l'autel d'une nouvelle modernité de conquête [6]. La ville coloniale a été conditionnée par le tracé stratégique des nouvelles voies de communication à partir duquel étaient distribués des flux et des moyens, de contrôle social et de représentation idéologique d'une France qui "...travaille à faire des sociétés civilisées et non des hordes de sauvages." [7]. L'application du principe de

la table rase et le "masquage" du bâti par des façades au style néoclassique, d'une part, l'élargissement et la rectification des rues avec la création de grandes places, d'autre part, ont véritablement correspondu à l'ouverture systématique de la ville, au viol de sa structure intime, à la linéarisation de ses espaces ainsi qu'à la mise en place de nouveaux symboles. Par des reconversions radicales d'espaces, le déchargeant de ses contenus traditionnels vus comme concurrentiels, par la mise en œuvre de règles de dissociation et de désorientation, cette inversion tendait ainsi à séparer les autochtones de leurs structures identitaires dans le but planifié de leur francisation. Ainsi, l'introduction du théâtre dans la ville en tant qu'espace de spectacle et des mondanités coloniales est perçue par l'indigène comme le remplacement des pratiques et des rituels collectifs musulmans.

Ainsi, les transformations des villes algériennes ont été opérées dans le but d'adopter le tissu "étranger", ressenti comme hostile à la culture et à l'image urbaine existante, présentée depuis longtemps déjà par la tradition descriptive française comme la ville "opaque" et "fermée" par excellence, sans ordre ni sécurité, sans art ni industrie, sans air ni lumière. Se réclamant d'une modernité "civilisatrice" et "salutaire", la colonisation imposa sa propre mémoire, ses valeurs et ses idéaux "supérieurs". La ville algérienne a servi à la fois d'argumentaire et de banc d'essai aux multiples techniques de viabilisation de sa forme "menaçante". C'était donc au moyen de celles-ci que l'on voulait réaliser le projet "moderne", issu du rêve d'une transparence intellectuelle et d'une vérité historique et ainsi, permettre une meilleure connaissance et une meilleure exploitation de la ville coloniale et de son territoire.

Face à l'obstacle que constituait la forme de la ville précoloniale à la logique capitaliste de croissance, les nouvelles techniques portant sur les cadres spatial et juridique ont servi à sa recomposition "rationnelle" en vue des nouveaux objectifs économiques de la bourgeoisie coloniale au pouvoir et, d'une manière générale, de la Métropole.

La ville colonisée assista alors au découpage implacable de son sol en parcelles aisément négociables et aux opérations successives de lotissement qui ont redéfini son tissu. Les édifices emblématiques du pouvoir officiel tels que la banque, la halle aux grains, la maison du crédit et le musée des arts indigènes, conçus comme les temples triomphants de la modernité, font apparaître l'image de la culture dominante tout en démontrant la médiocrité de l'architecture indigène, le plus souvent masquée par de grands immeubles néoclassiques. Non seulement l'espace moderne y était désormais conçu comme moyen de réaliser les nouveaux objectifs mais aussi s'affirmait-il comme l'instrument le plus efficace de rejet du monde indigène et de la mutilation de la mémoire collective du vaincu.

Ainsi, en examinant les rapports de force des deux lieux, nous distinguons d'une part, l'oubli de la société européenne moderne vis-à-vis de la société vaincue, et d'autre part, la résistance indigène et sa volonté farouche de maintenir une culture de son passé en se repliant dans des lieux introvertis et des pratiques intériorisées qu'a favorisé la ségrégation même de l'urbanisme colonial. Emprisonnée dans ce vaste

quadrillage de la modernité coloniale, dominée par la place, le jardin public, la statuaire, le bâtiment extraverti, etc..., organisées autour de la trilogie "Mairie/École/Monument aux morts". La modernité a brutalement exclu la tradition médinoise des autochtones.

Dans ce cadre, les places publiques en tant que formes mémoriales et espace de la nouvelle représentation idéologique et esthétique de la société coloniale apparaissait comme le lieu théâtral par excellence de la civilisation "supérieure". Ainsi, à Constantine (la Brèche par exemple), cette figure a paradoxalement concentré en un seul espace les "équipements" de désintégration des structures collectives préexistantes et de répression/punition des résistances, tout en représentant symboliquement les idéaux de "liberté", de "fraternité" et d'"égalité" [8]. C'est à travers la superposition et la juxtaposition des figures, représentées par la ville moderne, aux figures de la médina, que nous pouvons questionner l'architecture comme idéologie.

III - Styles adoptés par la colonisation: confrontations architecturales

Dans les villes les efforts d'occidentalisation de l'espace urbain visent d'une part à le contrôler, d'autre part à donner à ces villes un visage occidental.

De l'ilot haussmannien jusqu'à la barre des grands ensembles du Plan de Constantine, les agglomérations coloniales ont constitué de véritables laboratoires d'expérimentation des utopies en domaines urbain et architectural mettant à l'épreuve des modèles et théories mais aussi des pratiques opérationnelles au bénéfice d'une France en pleine modernisation.

Pour situer l'architecture et l'urbanisme en Algérie, il semble important de comprendre ce qui se passe au plan mondial. Il s'agirait ainsi d'appréhender la ville comme lieu de savoirs afin d'y rechercher la logique du geste bâti, à travers l'interprétation des sens possibles de son histoire.

Une approche systématique de l'histoire des lieux dans la ville intégrerait à la fois l'architecture moderne, l'architecture traditionnelle et leurs critiques. La recomposition de la ville devrait être fondée non seulement sur la redécouverte et la réinterprétation des figures de la tradition mais aussi sur la critique de l'architecture moderne et de sa théorie. Trois styles distinguent le processus chronologique de la production architecturale coloniale française en Algérie.

III-1- Style néo-classique ou l'Algérie miroir de la France

Appelé aussi style du vainqueur (1830 – 1900) (Beguin F. 1978), il traduit la phase militaire de la conquête. Il s'agit d'une architecture classicisante qui, pendant 70 ans, est l'architecture officielle de l'empire français.

La volonté est de donner un aspect monumental aux édifices publics, avec le développement d'un confort urbain pour les coloniaux, fondé sur l'esthétique, l'hygiène, et l'agrément, tout en maintenant la ségrégation raciale entre les indigènes et les bourgeois européens. Donc mépriser toutes productions hors de la haute tradition gréco-romaine et considérer comme médiocrité artistique, barbarie, toute production autochtone.

Ce style néo-antique, fondé sur un esprit, essentiellement, conservateur, est le résultat d'une paresse intellectuelle, d'un manque évident d'esprit novateur : colonnes adossées, engagées, pilastres, entablement, balustres, corniches, frontons incurvés à segment, triangulaires, archivoltés, bas reliefs floraux, portique extérieur (entrée), baies encadrées (entrecolonnement), balcons surchargés de décors; vitraux, fers forgés, lions dorés (fantaisie), constituent les principales caractéristiques et témoignent de la richesse de la décoration. Autrement, la colonne est réduite à un poteau cylindrique, le fronton à un triangle dressé. Toutefois, et selon la pratique architecturale éclectique européenne du XIX^{ème} siècle, les architectes puisent dans les différents styles pour dessiner chaque édifice : le baroque pour les théâtres, l'art classique pour les mairies, l'antiquité pour les tribunaux.

Le bâti, un ensemble homogène aéré de forme régulière, est constitué d'équipements et d'immeubles de rapport à caractère résidentiel qui ne sont pas plus haut que les autres, ce qui donne une impression d'uniformité à l'ensemble ; même gabarit, même lignes de structure, même principe de composition: tels que le recul, la hauteur et l'alignement par rapport à la rue.



Le théâtre d'Oran

Cliché: Auteurs, 2005

La perspective monumentale, mise en valeur esthétique des monuments en les plaçant dans l'axe d'une perspective, à la fin d'une rue droite mettant en communication directe les principaux édifices, il existe automatiquement un édifice terminal : porte, église ou motif simple comme les obélisques.

Grâce aux prouesses technologiques (ponts, grands travaux publics,...), afin de répondre à l'évolution de l'augmentation des besoins et des exigences, notamment avec l'avènement de la voiture et son impact sur le réseau de la voirie et de circulation, a modifié le dimensionnement, l'étalement, la ramification et la fonctionnalité. A cet effet, à Constantine, la Halle aux grains a été reconvertie en garage Citroën matérialisant ainsi le passage de la ville grenier à la ville capitaliste et industrielle.

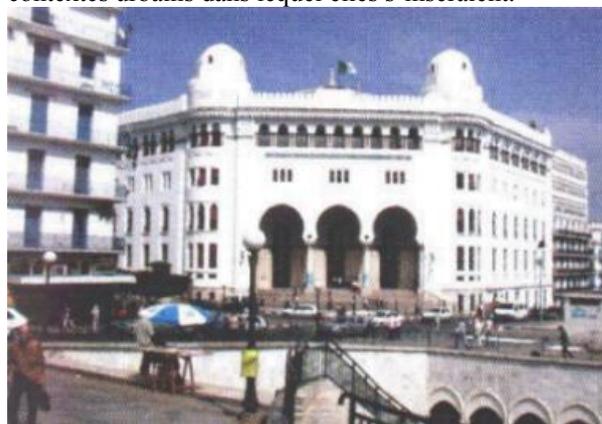
III- 2- Style néo-mauresque (1900 – 1930): témoin de la Renaissance arabe

Une fois la phase militaire de la conquête coloniale achevée, la métropole engage la gestion politique et

économique du pays. Cette période se traduit par la construction de l'image d'une métropole qui protège et respecte l'identité des populations indigènes d'où son appellation « style du protecteur ».

Une architecture qui se veut conservatrice à la suite de la visite de Napoléon III (1860-1865), en Algérie, il avait déclaré : « *L'Algérie n'est pas une colonie ordinaire, mais un royaume arabe* », donc il y a nécessité de créer de nouveaux quartiers européens et préserver les vieilles villes turques. Il a donc ordonné l'arrêt de la démolition et de la destruction. Une architecture qui déploie une tendance attentive aux formes et au décor de l'architecture locale arabe qui s'attache à développer sur des programmes nouveaux un vocabulaire architectural référencé et participe à la codification de certains éléments de l'architecture locale sous une nouvelle forme. Minarets, coupoles, tours, arcades, portiques, claveaux et revêtement de faïence sont composés rigoureusement pour afficher le style du protecteur (Arabisation).

De nombreux bâtiments publics construits entre 1900 et 1930 sont édifiés dans cet esprit et en conservent la trace : la Medersa d'Alger (1904), la dépêche algérienne par Petit (1906), la préfecture (1908) et la grande poste d'Alger (1910) par Voinot et Tondoire, la Medersa (1907), l'hôtel Cirta (1912), et la Basilique du sacré cœur (aujourd'hui mosquée Istiklal) à Constantine, la mairie et la gare de Skikda, la medersa de Tlemcen. En plus des équipements de pouvoir, les architectes ont produit de nouvelles typologies architecturales dans le domaine de l'habitat (immeuble de rapport) ayant cours en métropole et les ont transposées moyennant des adaptations minimales aux contextes urbains dans lequel elles s'inséraient.



La grande poste d'Alger

Source: Ecole d'archi. Grenoble, 2003

Les arguments convergent pour instituer une sorte de style officiel du régime à base de pastiche de l'architecture arabe sous l'égide de C.-C. Jonnart qui a été nommé Gouverneur Général d'Algérie (1903 - 1914) qui d'ailleurs « était suspect d'indigénophilie ».

Ce style, qui a été appelé aussi Arabisation, Jonnart, « folklorisme », turquerie, « clin d'œil », est en fait une combinaison entre le style arabo-musulman et le style européen. Il est considéré comme étant la renaissance de l'art arabe qui agonisait. Il présente un intérêt touristique, en attirant les touristes par la présentation de l'image la plus séduisante du pittoresque local. Le style du protecteur a été

L'IMPACT DE L'URBANISME COLONIAL SUR LA FABRIQUE DE LA VILLE ALGERIENNE

développé donc, dans tous les équipements de la ville mais surtout dans les équipements culturels et touristiques.

Ce mouvement n'est pas sans rappeler les courants de l'architecture régionaliste qui ont eu lieu à la même époque en métropole et s'opposent à l'avènement d'une architecture moderne d'avant-garde.

Pour « coloniale » qu'elle ait été, cette architecture n'en a pas moins témoigné d'une compréhension certaine de l'architecture antérieure, mêlant des plans modernes à des éléments ornementaux et architecturaux du style arabe. A El Oued, par exemple, l'introduction de poutrelles métalliques et de planchers voûtains en terre cuite s'est effectuée pour des considérations de portance et de franchissement. Alors que l'effort méritoire d'interprétation s'est limité seulement à une reprise systématique d'édifices symétriques tel qu'il s'est opéré dans les villes du Nord. Ce style fut vite abandonné par décret local par crainte de déficit de l'image dominante.

III-3- Style moderne : de l'autochtonie à l'universalité

Les Européens veulent une ville moderne, une architecture à la mesure de leur ambition. Au centenaire de la colonisation en Algérie (les années 30), la « troisième génération » d'architectes, pour répondre à l'explosion démographique, s'est imprégnée des recommandations des fonctionnalistes, tout en profitant des progrès techniques de la révolution industrielle. L'apparition de cette génération d'architectes européens, souvent nés en Algérie et proches de Perret et de Le Corbusier, qui affirment ouvertement vouloir construire une architecture spécifique à leur pays, mêlant tradition et modernité, en fait, une architecture méditerranéenne. Certains les appelèrent « algérienistes » (Guiauchain, Christoffle et Vidal) en raison des leçons qu'ils ont tirées de la Casbah : terrasses, portiques, patios... et de leurs réalisations qui étaient d'une qualité parfois exceptionnelle, souvent supérieure à ce qui se construit en métropole. Ce mouvement s'accompagnera plus tardivement pour certains d'une critique des réalisations du Mouvement moderne.

Immeubles HLM (1921) où l'architecture sociale est soumise à des principes d'organisation des plans basés sur le système de couloirs et des cellules (l'hygiène physique et moral) alors que l'Art déco avec ses lignes et sa sobriété devient dès 1925 le style de la bourgeoisie montante.

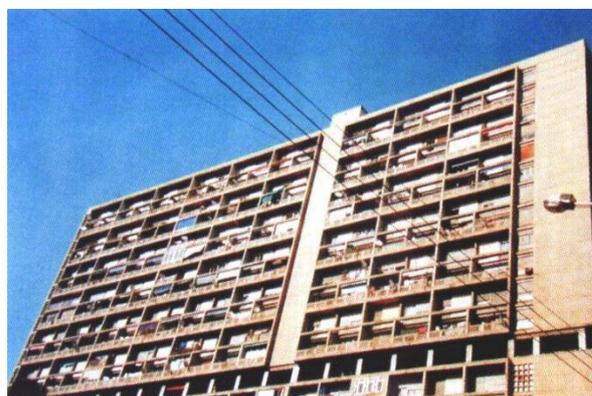
L'idée de la ville radieuse est venue à Le Corbusier à la suite de la visite effectuée à la Casbah d'Alger en 1931 (leçon de la casbah) où il découvrit émerveillé : « une architecture issue des rythmes naturels », la demeure toute entière était réglée sur le pas ou le geste humain et l'on sait que sa réflexion aboutira six ans plus tard à la définition d'une échelle humaine applicable à l'architecture : Le Modulor. Il avait déclaré : « Les Européens vivent comme les rats dans des trous... les Arabes vivent dans la quiétude, le bien-être. » n'a-t-il pas aussi déclaré : « ...la Casbah d'Alger est une entité architecturale et urbanistique admirable, c'est la ville la plus standardisée et la plus fonctionnelle que l'on puisse rêver ; c'est aussi la ville la plus poétique pour qui sait y regarder ». Le Corbusier a été impressionné par le site et l'organisation de l'habitat

traditionnel dans lequel il trouve les prémices de la ville radieuse (1935) et de la maison du mouvement moderne (toiture-terrasse, volumes simples, portique des patios, et mur couleur de chaux).

Avec l'avènement de l'architecture moderne en 1933, les ensembles immobiliers de logements sociaux qui prennent la forme de cités ; HBM (bon marché) qui devient HLM (loyer modéré), suivent la conception de Emery (tendance moderne, puriste) Lathuillère et Guiauchain (tendance composite qui combine forme moderne et éléments traditionnels).

L'impact de la conception Le Corbusienne sur la production des logements a été très visible surtout dans les œuvres de ces derniers (élèves de Le Corbusier) qui réalisèrent des logements de 1945 à 1954 (pilotis, toiture terrasse (deux immeubles viaducs) ou immeuble pont sur bureaux à Telemly, immeuble réservoir (château d'eau), brise-soleil dans l'aéro-habitat (unité d'habitation) qui sont des barres parallèles et orientées Est-Ouest.

Se conformer aux règles de la charte d'Athènes des CIAM, c'est illustrer les faiblesses d'une méthode normative internationale qui s'applique sur n'importe quel site de n'importe quel pays. En ce sens, le plan d'urbanisme de Nemours (Ghazaouet) en 1934 est conforme en tout point à la Charte d'Athènes. L'après-guerre 1954 va voir le lancement d'une immense entreprise immobilière avec Pouillon (tendance historiciste), Simounet et Bourlier. Si en France, le poids des traditions, l'enracinement de la propriété paralysent les actions, paradoxalement, en Algérie, toute aventure était permise sur un domaine foncier conquis, dans des villes que l'on considérait comme des villes neuves.



L'Aéro-habitat Alger 1954 (Arch. Emery, Miquel, & Bourlier) Source: Ecole d'archi. Grenoble, 2003

A plusieurs reprises, l'Algérie coloniale s'est retrouvée à l'avant-garde de l'urbanisme français.

Durant la période 1953-1957, F. Pouillon précède Ricardo Boffill dans sa démarche passéiste historiciste. Son style reprend tous les éléments de l'art maghrébin et méditerranéen. Il a réalisé de grands ensembles touristiques sur la côte et dans les Oasis avec des éléments caractéristiques de l'art local, où il fait référence aux ksour sahariens, aux remparts turcs et à l'ambiance des médinas.

Patio, arcades, revêtements de faïence, jardins clos, ruelles étroites entre les murs aveugles etc. sont autant d'éléments

caractérisant son architecture, mais il a surtout réussi à recréer à l'échelle des villages de vacances.

Il cherche dans le milieu historique la source de son inspiration et dresse un vocabulaire architectural d'imprégnation locale qui fait référence aux fortifications turques (quartier du Corsaire), aux encorbellements des ksour sahariens, à la Casbah (Sidi Fredj), à l'architecture troglodyte et mozabite (Seraidi Annaba)...



Village de vacance: Sidi Fredj (Pouillon)
Source: T-A., spécial Algérie, N° 329, 1980

La ville européenne conserve jusqu'à présent des spécimens architecturaux de grande valeur avec un mélange de style Art déco, Art nouveau, classique ou arabisant.

IV- impact de la logique coloniale sur la production de l'espace contemporain

L'art urbain colonial a introduit dans les villes algériennes la proportion, la régularité, la symétrie, la perspective en les appliquant aux voies, places, édifices, au traitement de leurs rapports et de leurs éléments de liaisons (arcades, colonnades, portes monumentales, arcs, jardins, obélisques, fontaines, statues, etc...).

La ville coloniale est constituée d'îlots résultant du redécoupage des mailles de voies orthogonales. Le découpage des parcelles est déterminé par la configuration future du bâti. Le premier effet de cette association étroite entre îlot, découpage parcellaire et immeuble bâti à l'alignement est d'assurer une rigoureuse continuité urbaine. Les immeubles de rapport constituent des façades contenues qui donnent leur physionomie aux boulevards et aux rues de la ville européenne nouvelle avec des variations de gabarit, de largeur et de plantations d'alignement.

Dans le cas de l'intervention sur l'espace médinois, si l'impact de l'œuvre coloniale fut considéré comme positif d'un point de vue spatio-fonctionnel conférant au tissu ancien centralité et vitalité urbaine, il n'en demeure pas moins que cela a été un échec total socialement et morphologiquement.

Durant l'indépendance, la ville coloniale telle qu'elle est héritée a rencontré des problèmes lui conférant un dysfonctionnement (dans la circulation mécanique) accentué par l'explosion démographique, l'exode rural et l'inexpérience des institutions.

IV-1- Etalement spatial et nouvelle structure urbaine

L'intervention coloniale en Algérie, s'est basée sur la création d'une « ville européenne prenant possession de la médina s'agglutinant à elle, la ceinturant, captant ses principales activités pour enfin la juguler » [9]. Or, cet urbanisme, de style militaire au départ, fait place ensuite à des préoccupations économiques et spéculatives. Il est fondé sur le principe d'accessibilité, dans le souci d'assurer une transparence : larges avenues, vastes places, bâtiments monumentaux, constructions en front de mer (pour les villes côtières).

Avec l'indépendance, l'urbanisation s'accélère, « l'explosion urbaine », souvent décrite (Machrek-Maghreb, N°96) se traduit par une poussée spatiale qui détruit les équilibres antérieurs. De véritables villes-champignons apparaissent indépendamment de leur création d'origine (campement minier, souk, village colonial, de « regroupement » ou de pêcheurs, ville de garnison, centre administratif, etc...); nombre de ces bourgades diffusent très largement dans l'espace environnant par promotion administrative, implantation d'unités de production ou de services et par afflux de migrants. Qu'il s'agisse d'Oum El Bouaghi, de Larbaa Naith Iraten ou de Mérouana, le processus est engagé sur l'ensemble du territoire avec des rythmes variables. Quoique la promotion administrative soit loin d'être le facteur dominant explicatif des ces bourgeonnements spectaculaires, elle provoque souvent, par l'ampleur des implantations qui y sont liées, des changements radicaux [10].

L'extension des localités est spectaculaire. Elle est d'autant plus consommatrice d'espaces qu'au lieu de progresser en tache d'huile elle s'effectue par multiplication de lotissements, de ZHUN (Zone d'habitat urbain nouvelle) et de sites industriels ou tertiaires sans aucune continuité, laissant apparaître, dans les intervalles, des champs encore cultivés et, de plus en plus, des friches, rapidement remplacées par de nouvelles implantations. Cette évolution discontinue accentue l'allure inorganique de ces nouvelles périphéries qui s'étendent par à-coups, au gré de l'insertion, dans les limites communales, de vastes saillies déjà occupées. Le désir de « voir grand », en raison de la pression de la demande, amène les acteurs, et en premier lieu l'Etat, à occuper, en périphérie, des terrains très vastes (ZHUN, lotissements, zones d'activités et leurs réserves), entraînant, le long des axes qui desservent ces implantations, une urbanisation sauvage.

Ce gâchis spatial est accentué par les normes « modernes » d'urbanisation (très forte emprise de la voirie) et par la pratique des lotissements pavillonnaires, à faibles densités. Le phénomène d'occupation des terrains publics par l'habitat illicite a débuté à partir des années 1970, phénomène perçu par les familles dépourvues d'un logement comme un droit légitime surtout que le discours politique de la période planifiée l'a vigoureusement souligné (Rapport CNES).

La période planifiée de la décennie 1970 est celle qui a vu la refonte de l'ensemble des textes réglementaires, la mise en œuvre d'instruments de maîtrise de la croissance urbaine adaptés à la conjoncture et la concrétisation d'une série d'opérations d'urbanisme opérationnel » [11].

Dès lors, de nouveaux modes d'urbanisation caractérisent la quasi-totalité des villes algériennes : il s'agit des programmes planifiés des ZHUN qui ont dominé les périphéries des anciens centres sans aucune intégration. Ils ont induit un tissu urbain en dislocation avec les fondements de la ville préexistant. La politique du lotissement, menée depuis 1974, en faveur des réserves foncières communales, a également contribué à profiler le paysage urbain en produisant des extensions démesurées, de même que l'hétérogénéité typo-morphologique du tissu urbain est l'effet de la politique du logement sous ses formes diverses : social, évolutif, promotionnel...

Malgré, la promulgation (1990) de nouveaux textes de loi suite à la nouvelle orientation ouverte sur le libéralisme économique, l'absence d'une vision économique, le désengagement de l'État, les conflits entre le centre et les municipalités élues de l'opposition (1991) et la précarité des gestionnaires communaux (1992-1997) ont eu des impacts directs sur la croissance décousue de multiples fragments habités. La situation alarmante du développement des villes algériennes est caractérisée par des incertitudes détectées en matière d'aménagement territorial (maîtrise de la croissance des métropoles, développement de nouvelles métropoles régionales, villes nouvelles ...). Par ailleurs, en l'absence d'encadrement des autoconstructeurs et des promoteurs, il s'est proliféré un habitat autoproduit sur des terres agricoles. Cette expansion des tissus urbains s'est révélée préjudiciable au bon fonctionnement des agglomérations et à l'agriculture.

IV-2- La crise de la représentation architecturale et la ville post-coloniale

Aujourd'hui, comme le souligne M. Cornaton, le transfert plus ou moins conscient des modèles exogènes de représentation de la ville, avec leur système de valeurs propres à la modernité occidentale, est à la base de la contestation des potentialités de développement de la ville algérienne.

Le résultat : ce sont des objets informes et anonymes, implantés selon la logique froide du plan de masse, inadaptées à toutes les spécificités et altérant profondément les expressions plurielles de la vie communautaire. Nos villes semblent avoir explosé en d'innombrables fragments, démontrant- bien avec effroi - l'échec à développer, voire à maintenir un minimum de concertation et médiation sociale. Ainsi, les expériences malheureuses de "calquage" sur des modèles importés se sont superposées, après l'indépendance, aux processus inéluctables d'occidentalisation. Selon El Sayyad, ces processus, qui se poursuivent notamment sous l'influence déstabilisante et toujours grandissante des médias, sont à la source même de la confusion générale entre l'acceptation de la technologie moderne et l'adoption de la culture occidentale (El Sayyad). D'une manière générale, la fascination à l'égard de cette technologie a poussé au transfert non critique des modèles exogènes de représentation de la ville, avec leur système de valeurs propre. Depuis 1962 en effet, le projet de reconstruction nationale, a conduit à l'acquisition trop rapide des savoirs et des savoir-faire liés surtout à l'économie et à la prévision (planification dirigée, gestion

socialiste des entreprises, etc....). Ainsi, alors que la conception planificatrice de l'espace est remise en cause en Occident, la reproduction, aveugle, d'un tel type de discours continue à perdurer. Les traditions architecturales se sont dissoutes, face aux nouvelles normes imposées dues à une civilisation qui n'est pas la notre [12].

Pour chercher à reconstruire la ville, l'analyse de son morcellement paraît indispensable. Il faudrait, démonter les mécanismes de sa production (contemporaine) et mieux comprendre les notions qui ont été à son origine. Le questionnement de son "réaménagement" colonial pourrait fournir quelques éléments de réponse à la problématique évoquée. Si le "changement" opéré au XIX^{ème} siècle et prolongé au XX^{ème} nous interpelle, c'est parce que nous pensons que l'histoire est faite de volontés humaines, toutes constantes, qui se manifestent d'une manière différente, en reprenant l'expression de Bensmaïn S. En effet, si l'épisode colonial a apporté à l'Algérie, au nom de la "civilisation", à la fois un traumatisme profond et un apport culturel, il n'en demeure pas moins qu'après l'indépendance, « *les effets des idéologies et des « mythes bricolés » ont préparé inexorablement le drame collectif algérien* » (Bensmaïn S.). De ce fait, la dualité de la ville algérienne trouve son explication au sein des contacts entre l'Europe et le monde arabe, la Chrétienté et l'Islam, contacts dont la colonisation sera le chapitre le plus radical, le plus violent.

IV- 3- Le colonial une nécessaire transition?

L'implantation coloniale, à caractère plutôt militaire et administratif a subi les avatars des tendances architecturales et urbanistiques des différentes époques, même si un effort méritoire a été entrepris en vue de concilier les impératifs d'un urbanisme de domination et le contexte local. Plus tard, avec l'avènement du style international, certaines opérations en reflètent encore l'influence.

L'intérêt d'étudier ces formes urbaines est considérable dans la mesure où son implantation a changé la destinée de certaines villes en modelant leur configuration spatiale, en orientant leur extension et en précipitant le déclin des anciennes structures précoloniales. L'avènement du colonial a aussi été l'occasion d'une confrontation avec une forme de modernité, parfois brutale, parfois douce, mais qui a eu le mérite d'inscrire irrémédiablement ces cités dans une perspective d'avenir.

Expansion urbaine et confrontations architecturales mettront face à face les tissus anciens et leur organisation séculaire avec une ville neuve moderne et européenne dont les tracés, les équipements, les règlements et les modèles architecturaux s'opposent à ce qui existe quelquefois brutalement mais aussi avec des résistances et des négociations qui donnent lieu à des quartiers de transition entre l'ancien et le nouveau.

Architecturalement, la ville coloniale s'est constituée avec ses immeubles de rapport qui déclinent une architecture urbaine néo-classique, néo-mauresque art-déco, art nouveau ou modernisante de part et d'autres de grandes avenues, de tracés rectiligne, de rues et de carrefours ponctués de monuments et/ou de jardins. Sur des îlots rectangulaires, carrés ou trapézoïdaux, les façades s'alignent, les balcons supportés par des consoles s'ouvrent, le dessin de la

modénature affiche la noblesse ou la modestie de la façade principale selon sa situation urbaine.

L'architecture de l'espace public nouvellement instauré est la grande innovation d'un dispositif urbain qui oppose une ville rectiligne et équipée à une ville ancienne courbée, pour reprendre l'expression de Bourdieu, qui bien qu'en apparence désordonnée continuera à jouer un rôle important jusqu'à aujourd'hui [13].

Le débat architectural a vu disparaître la tendance de l'architecture arabisante qui avait réussi une interprétation de l'architecture arabe à côté d'une architecture éclectique méditerranéenne opposant la noblesse des façades sur rues aux arrières livrées aux cours et courettes.

La ville algérienne se présente aujourd'hui comme une mosaïque socio-spatiale hétérogène. S'y juxtaposent le noyau traditionnel, le noyau colonial, les lotissements périphériques, les grands ensembles (ZHUN) et enfin l'habitat, autoconstruit (lotissement communal), spontané et précaire. Les extensions spatiales se traduisent par des formes urbaines différenciées qui témoignent de l'hétérogénéité des classes sociales, des acteurs de la ville, ainsi que des opérateurs qui font la ville. La lecture du paysage urbain révèle les modes d'appropriation spatiale par différentes catégories sociales et foncières. Les grands ensembles se singularisent par un mode de vie particulier empêchant l'émergence d'une vie de quartier. Alors que les quartiers spontanés chevauchant entre le lotissement et le bidonville, constituent un exemple édifiant en matière d'appropriation de l'espace et une illustration des pratiques informelles. De cette urbanisation non maîtrisée émergent une image stigmatisée de l'urbanité et une appropriation spontanée de l'espace qui s'est créée en dehors de tout contrôle et de toute intervention administrative en temps opportun.

CONCLUSION

La ville algérienne traverse aujourd'hui une crise d'identité. L'instauration d'un dualisme urbain pendant la période coloniale a provoqué une rupture qui, loin de s'estomper, s'est accentuée davantage après l'indépendance avec la multiplication de nouvelles zones d'habitat et d'activités sans grands liens entre elles. Changement de l'espace urbain, changement dans la société urbaine qui, de citadine devient néocitadine, la ville algérienne a-t-elle encore un sens ? Au-delà de ces préoccupations fondamentales, mais qui expliquent bien des pathologies sociales, ces villes fonctionnent et c'est autant dans le cadre de leur fonctionnement que dans celui de leur contexte géographique et sociologique que l'on peut apprécier l'ampleur des mutations en cours.

Dans l'ensemble, l'urbanisation nouvelle qui n'a pas su maintenir les caractéristiques de la ville coloniale, a eu pour conséquence une fragmentation de l'espace urbain et une certaine dégradation du cadre de vie dans les quartiers périphériques, qu'ils soient collectifs ou individuels, non ou mal reliés à la ville. Cités nouvelles et logements en série de toutes catégories continuent à partir à l'assaut de sites naturels sous la pression urbaine mais avec des choix

d'implantation qui ne sont pas toujours cohérents pour l'organisation urbaine.

Aujourd'hui, en ce début du 21^{ème} siècle, un intérêt réel pour des questions urgentes et environnementales matérialisées par de nombreuses études qualitatives se fait sentir. Cette situation montre également la difficulté qu'il y a à faire surgir des réalisations complexes qui prennent en compte une vision globale et de son devenir durable en termes de projet urbains. La ville algérienne reste encore une ville divisée, où les fragments urbains se juxtaposent et quelques fois même s'ignorent. Enjeux économiques et sociaux, conflits d'intérêts, discontinuités spatiales et ségrégation sociale continuent à s'opposer à une vision unitaire de l'agglomération algérienne. Cette situation est d'autant plus inquiétante que les terrains agricoles aux portes des agglomérations, sont menacés par l'invasion du béton qui ne cesse de prendre de la profondeur. La ville, si elle devait s'agrandir et se modifier sans se détruire au sein de ce que nous appellerons la nouvelle agglomération, devrait favoriser la continuité spatiale entre son tissu colonial et les nouvelles extensions pour éviter la dysharmonie de son paysage et entretenir la mixité sociale au travers des relations et des influences réciproques.

Dans ce conflit latent de la création architecturale et urbanistique, la ville algérienne se cherche. Avec les potentialités les plus fortes de transformer l'espace, un programme de construction énorme pour faire face à la crise de logement, une activité industrielle et artisanale en devenir et un ensemble de données socio-politiques et géographiques extraordinairement stimulants, l'habitant de la ville doit intervenir, à la fois comme acteur principal et au même temps, sujets de l'action. Car dans un projet basé sur le développement durable, la responsabilisation et l'implication des citoyens constituent les fondements même de celui-ci.

REFERENCES

- [1] **BENSMAIL S., (1992)** : « La ville comme figure du viol et violence, profanation de la mémoire indigène », département de philosophie, Université de Montréal.
- [2] **CHALINE C., (1990)** : Les villes du monde Arabe. Ed. Masson - Armand Collin, Paris, 171p.
- [3] **QUETIN, (1846)** : Guide du voyageur en Algérie.
- [4] **FALCK F., (1930)** : "Notre domaine colonial : l'Algérie", un siècle de colonisation française, Alger.
- [5] **CORNATON M., (1967)** : Les regroupements de la décolonisation en Algérie, coll. Développement et civilisations, Ed. Ouvrières, Paris, 291p.
- [6] **LEVI-STRAUSS, P. BOURDIEU, G. BALANDIER (1975)** : « tradition et traditionalisme » in revue française de sociologie, Paris, Vol 16 N° 02 pp 215-227
- [7] **DE TOCQUEVILLE A. (1852)** : l'ancien régime et la révolution. Paris, Éd. Gallimard, Coll. Idées nrf, 378 p.
- [8] **COLQUHOUN, A., (1985)** : Recueils d'essais critiques. Architecture moderne et changement historique, Ed. Mardaga, Bruxelles.

L'IMPACT DE L'URBANISME COLONIAL SUR LA FABRIQUE DE LA VILLE ALGERIENNE

[9] **COTE M., (1993)** : L'Algérie ou l'espace retourné, Ed. Flammarion, Paris, 360p.

[10] **TROIN J.-F., (1985)**: (s/dir), le Maghreb, hommes et espaces, Ed. Armand Collin/Collection U, Paris, 360p

[11] **BENDJELID A., (1986)**: planification et organisation de l'espace en Algérie. OPU, Alger, 134 p.

[12] **El Sayyad, N., (1987)**: "Open public spaces in the islamic city" in *The journal of architecture and planning research*, N° 4:2.

[13] **BOURDIEU P.,et SAYAD, (1964)** : Le déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie,Ed. De Minuit, Paris, 220p.